

XYZ. La revue de la nouvelle

À deux doigts du vide

Sylvain David



Number 140, Winter 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David, S. (2019). À deux doigts du vide. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 7–12.

À deux doigts du vide

Sylvain David

JE PLAQUE un accord.

Sur une guitare électrique débranchée, ça ne résonne pas très fort. Un bruit mince, métallique, à peine plus puissant que l'impact du *pick* ou le grincement des cordes sur les frettes.

Au moins, la pièce offre un peu d'écho. C'est l'avantage d'un logement délabré. Un vieux matelas, quelques cantines militaires. Sur les murs, des affiches qui témoignent des jours de gloire de la scène alternative.

La guitare est aussi usée que le reste. Son vernis s'écaille par endroits, les composantes métalliques commencent à s'oxyder. La touche est maculée de crasse.

Étonnamment, elle reste à peu près juste.

C'est une survivante, comme moi.



Accord, c'est vite dit.

Je plaque en fait une quinte. Une harmonie à deux notes, tenue par l'index et l'annulaire.

On appelle ça un *power chord*. C'est l'essence même du rock.

Cette figure simple permet à n'importe qui de produire une rythmique acceptable. Elle marque la revanche des amateurs ou des incapables, une démocratisation de l'expression.

Mais ce n'est pas son seul avantage.

La quinte exclut la tierce et autres agréments, tout ce qui adoucit le son. Elle libère ainsi du système tonal. L'instrumentiste n'est plus confiné à la clef, aux lois de la composition.

Les accords dépouillés se placent partout, n'importe comment. Ils forment une mélodie par leur séquence. Seul compte le *riff*, forme hybride qui tire son efficacité de tout ce qu'elle ignore.

Pas étonnant qu'une telle musique inspire autant à s'éman-
ciper des contraintes, des règles. À décevoir les attentes, à aller
là où l'on n'est pas attendu.

Le vrai rocker est un acrobate qui évolue sans filet.
À deux doigts du vide.



La résonance des cordes s'atténue, le silence reprend ses
droits. J'hésite à plaquer un nouvel accord.

En soi, la quinte demeure insuffisante.

Elle prend vie par l'amplification ou, plutôt, la surampli-
fication. Il ne s'agit pas seulement de donner du volume et
de la puissance, mais aussi de surcharger le son. De le réin-
venter par l'excès.

Si d'autres types de musique valorisent la nuance ou la
clarté, le rock met les potentiomètres au maximum, écrase
les voyants dans le rouge.

La saturation devient un principe de base.

Toute la sous-culture électrique incite d'ailleurs aux
extrêmes : dans les *looks*, le discours, les comportements.

Jouer toujours trop fort. Aller continuellement trop loin.

Mon bras retombe, j'esquisse un sourire triste.

Me suis-je moi aussi consumé de l'intérieur, telle une
lampe qui surchauffe dans un ampli poussé à fond ? Ou me
reste-t-il encore quelques filaments à embraser ?

Je tente de visualiser mon propre circuit interne. Une
faible lueur rougeois, tend vers l'incandescence.

Le courant passe toujours.



Une exubérance me gagne, m'arrache un instant à l'apathie.
La chambre paraît lumineuse. Le vide se convertit en trop-plein.

Mes doigts se crispent sur le *pick*.

La quinte n'est pas que décharge d'énergie brute. Son
8 minimalisme est trompeur.

L'amplification compresse le son, en exacerbe les qualités latentes. Elle donne à entendre une multitude d'harmoniques qui se déploient autour du noyau central, l'enrichissent sans en fausser l'équilibre.

Tierces fantômes. Septièmes clandestines. Neuvièmes embusquées.

J'aime y voir un retour du refoulé, une nuée d'esprits frappeurs venus s'animer au rythme de la sarabande saturée.

L'image en appelle une autre. Je vois défiler mes camarades disparus, compagnons de dérouté. Leur aide était nécessaire pour convoquer cette force obscure, en canaliser momentanément les effets.

Car le rock reste un phénomène collectif. Il vaut comme ensemble.

Un groupe, d'abord. Puis un public, une scène. Un mouvement.

Les sons circulent, se réfractent, se démultiplient.

Chacun est peut-être médiocre, insuffisant. Mais dans la masse en fusion, son corps soudain résonne.

Il trouve écho à lui-même.



De la rue, quelques étages plus bas, monte une rumeur joyeuse. Des passants discutent avec animation. Leur complicité fait contraste à mon isolement.

Je suis pourtant en bonne compagnie. Dans un coin de la pièce, de vieux 33 tours sont rangés un peu au hasard. Leurs pochettes décolorées me rappellent que je ne suis qu'un maillon dans une chaîne bien plus vaste.

Ma tête se redresse.

Les harmoniques ne renvoient pas qu'au présent.

Ils convoquent, à leur manière, une clameur du passé. Un son qui traverse les années et résiste à l'oubli.

Souvenirs des incarnations passées de la musique électrique. Chacune avec son style propre, ses héros. Vagues 9

successives qui se brisent sur le réel. Leur ressac crée une tension, entretient le courant.

Mémoire de luttes sociales, aussi. Générationnelles, sexuelles, raciales, économiques. Elles se relancent et perpétuent leurs acquis. S'alimentent d'un raffut qui les tonifie, les galvanise.

Revenants électriques. Spectres sonores.

Que ce soit sur scène, en studio, des haut-parleurs d'une chambre ou d'un casque d'écoute dans le métro, une communauté s'impose, revendique ses droits. Se soutient dans ses combats.

Un imaginaire tapageur qui émerge tout entier d'un accord à deux notes.

Condensé d'existence aux strates infinies.



Un accès de découragement me rattrape.

Comment se distinguer, au sein de ce mouvement continu ? Est-il encore possible de réinventer une forme simple, épurée ?

Je soulève l'annulaire, pose le majeur à la place. Le *pick* fait vibrer les cordes de manière désagréable.

Un triton.

Cet intervalle repose sur une forte dissonance. Passé au filtre de la saturation harmonique, il a un effet particulièrement agressif.

Longtemps condamné par l'Église et le bon goût, ses qualités sont ambiguës.

Sa dénomination l'est tout autant.

On peut y voir une virulence significative, un excédent de tension. C'est ce que suggère le nom de quarte augmentée.

Reste que son attaque n'est pas aussi tranchante que celle du *power chord* de base. Le triton ne résonne pas avec la même vigueur. Il ouvre au désaccord.

D'où une qualification négative, par le manque.

Quinte diminuée.



Les innombrables autocollants sur l'étui de guitare accrochent mon regard. Ils résument mon parcours, marquent les étapes d'une quête physique et spirituelle.

Je me revois, sur un coin de scène obscur, assourdi par le vacarme de la batterie et de la sono. Apprenti sorcier jetant un sort aux êtres et aux choses, vibrant au gré de forces qu'il a pourtant déchaînées.

Mes réflexes de musicien s'emballent. Un timbre idéal envahit ma conscience.

Le volume excessif des amplis vient parfois alimenter la guitare elle-même. L'instrument ne résonne plus seulement de ses cordes, mais aussi de la diffusion massive d'un son qu'il a lui-même émis.

Le signal tourne en boucle. C'est le *feedback*, l'effet Larsen.

Ce phénomène, lorsque maîtrisé, nourrit le jeu avec l'excès. La quinte, dont l'attaque demeure nette, percutante, risque à tout moment de se noyer dans le bruit.

Le principe de rétroaction est cependant risqué.

S'il permet de conserver l'énergie en la contenant en circuit fermé, il risque à la longue de la brider. De la vouer à une éternelle répétition.

C'est le destin du rock, de la plupart des contre-cultures.

Tout commence par un coup d'éclat. Pour ensuite peu à peu se figer, à mesure que s'imposent de nouveaux codes.

Lesquels seront eux aussi, un jour, à dépasser.

À fracasser.



Du plancher où je suis assis, la fenêtre ne laisse voir qu'un carré de ciel bleu. L'espace paraît m'appeler. Il invite à se projeter dans un ailleurs inconnu.

Ma main gauche reprend sa position initiale. L'autre entame son élan.

Je plaque une ultime quinte sur ma guitare.
Le son s'estompe rapidement. Je fais la grimace.
Sans électricité, c'est nul.